

---

# ÉLOGES HISTORIQUES

DE

MM. HALLÉ, CORVISART ET PINEL.

Lus à la séance publique de l'Académie royale des sciences, le 11 juin 1827.

PAR M. LE BARON CUVIER, SECRÉTAIRE PERPÉTUEL.

---

DE tout temps l'ancienne Académie des Sciences a possédé d'habiles médecins, ou plutôt il est vrai de dire que c'est parmi les hommes qui s'étaient destinés à cette profession, qu'elle a presque toujours choisi ceux qui ont cultivé dans son sein les sciences naturelles. Les noms des Fagon, des Tournefort, des Dodard, des Duverney, des Perrault, des Winslow etc., ouvrent son histoire; elle se termine avec ceux des Daubenton, des Lassone et des Vicq-d'Azyr, et de nos jours encore, des médecins, que chacun de mes auditeurs nommerait aussi bien que moi, ornent les listes de nos sections de chimie, de botanique et d'anatomie. Mais les titres d'admission de ces hommes célèbres se tiraient de leurs découvertes dans les sciences qui servent d'auxiliaires à la médecine, plutôt que des services qu'ils avaient rendus à la société dans l'exercice de cet art bienfaisant; leurs recherches avaient

produit des résultats durables, consignés dans des monuments écrits, susceptibles d'être appréciés avec sûreté dans l'histoire des sciences, et propres à fixer positivement les rangs qui devaient y tenir leurs auteurs.

L'introduction dans l'Académie d'une section de médecine pratique a rendu la tâche bien autrement difficile. Ce qu'un grand médecin laisse par écrit, n'est souvent que la moindre partie des services qu'il a rendus aux hommes. Vainement on interrogerait sur son histoire, même lorsqu'ils lui survivent, ceux qu'il a arrachés à la douleur et à la mort, ceux à qui il a conservé des êtres chéris; ils ont éprouvé ses bienfaits sans pouvoir en juger le mérite : c'est comme par un dieu inconnu qu'ils ont été soulagés; et ses émules eux-mêmes, fussent-ils sans jalousie et sans préventions, il aurait fallu, pour qu'ils eussent le droit de devenir ses juges, qu'ils l'eussent suivi dans l'exercice de son art, qu'ils eussent pénétré dans ses pensées les plus intimes, qu'ils eussent assisté à ces inspirations subites, produits de la faculté à la fois la plus nécessaire et la plus admirable dans un homme dont l'état est de combattre, presque les yeux fermés, des ennemis qu'il devine plus qu'il ne les voit, et contre lesquels la moindre erreur peut le rendre irrévocablement impuissant.

Quel est en effet l'art qui approche le plus de la divination? Le corps humain contient plus de dix mille parties qui ont déjà reçu des noms des anatomistes, et il y en a dix fois autant que l'œil et le scalpel pourraient distinguer, et que leur petitesse n'a pas permis de nommer. Toutes sont dans un jeu perpétuel, agissent et réagissent continuellement les unes sur les autres et sur l'ensemble; il n'en est aucune qui puisse toujours se déranger impunément. Une piqûre d'épingle peut

donner un tétanos mortel; un miasme imperceptible aux instruments les plus délicats de la physique et de la chimie peut répandre la mort en quelques jours dans toute une vaste contrée; et à ces causes extérieures se joignent nos passions, nos craintes, nos désirs les plus secrets; des sentiments, des actes que nous n'osons avouer. Le désordre se montre : quelle est sa cause? Où a-t-il commencé? Jusqu'où est-il parvenu? Voilà d'abord ce que le médecin doit reconnaître et sans délai. Une heure de retard, et tout secours sera peut-être inutile. Mais comment fera-t-il cette reconnaissance? Le mal, son siège, se dérobent à ses yeux; les symptômes extérieurs, les souffrances intérieures ne donnent que des signes équivoques. Les livres l'aideront-ils? Autant d'auteurs, autant d'opinions. L'expérience? Mais deux maladies, deux malades ne se ressemblent jamais en tout. Et cependant c'est au milieu de cette perplexité qu'il faut qu'il se décide; c'est avec tant de raisons de douter qu'il faut qu'il se confie en lui-même, et qu'il fasse passer sa confiance dans l'esprit de son malade. Ah! sans doute les hommes qui ont été assez favorisés de la nature pour marcher avec bonheur dans une carrière si périlleuse, commandent notre admiration et notre respect; mais c'est précisément ce qui nous fait désespérer de tracer dignement leur histoire, humbles profanes qui, le plus souvent, n'avons appris que de loin une grande partie de ce qu'ils ont fait de grand et de bon, et qui n'en trouvons après leur mort que des traces déjà à demi-effacées par le temps.

Heureusement une compagnie nouvellement créée par la munificence royale, et composée des maîtres dans l'art de guérir, s'est choisi un organe dont l'éloquence égale le sa-

voir, et qui ne laissera rien échapper des services de ses confrères; ils seront dorénavant jugés par leurs pairs, et en présence de leurs pairs; leur marche sera consignée dans l'histoire des Sciences d'une manière durable, et l'étendue des biographies qui leur seront consacrées dans le sanctuaire de la médecine nous permettra de rendre plus brefs les modestes tributs dont nous aussi leur sommes redevables. Ce sont ces considérations qui nous ont encouragés à vous entretenir des trois grands médecins que l'Académie a perdus pendant les dernières années, MM. Hallé, Corvisart et Pinel. Dans un autre moment nous rendrons le même devoir à MM. Sabatier, Percy et Deschamps dont le peu de temps qui nous est reparti dans les séances publiques, nous a empêché jusqu'à ce jour de vous présenter les éloges.

M. CORVISART paraît avoir possédé éminemment cette rapidité d'aperçu, cette fermeté de caractère, les plus heureux apanages du grand praticien; M. Hallé a porté dans l'exercice de l'art toute la conscience, toute la scrupuleuse étude qu'y devait mettre un homme de bien par excellence; M. Pinel s'y est aidé de connaissances étendues dans les sciences; il s'y est dirigé par un esprit formé à la sévérité des mathématiques et à la subtilité des classifications de l'histoire naturelle: tels nous semblent avoir été les caractères particuliers aux travaux de ces trois célèbres médecins; et c'est de ce point de vue que nous essayerons principalement de vous les présenter.

---

---

# ÉLOGE HISTORIQUE

DE

M. CORVISART.

---

JEAN-NICOLAS CORVISART, le confrère et l'ami constant de M. Hallé, ne différait d'âge avec lui que d'un an. Il naquit, le 15 février 1755, à Dricourt, village du département des Ardennes, où son père, procureur à Paris, s'était retiré lors d'un de ces exils du Parlement, que les querelles de cette compagnie avec le clergé occasionnèrent à tant de reprises pendant le règne de Louis xv. L'état de procureur, exercé, avec talent et probité, donnait des profits sûrs et aurait pu enrichir M. Corvisart le père; mais il était, dit-on, passionné pour la peinture, sans beaucoup s'y connaître, et ce qu'il gagnait à défendre ses clients, il le dépensait pour acheter de mauvais tableaux. Ne se connaissant guère mieux en hommes, il persista long-temps à vouloir que son fils prît sa profession, et il le retenait des jours entiers à copier des pièces de procédure. Le jeune homme, d'un esprit vif et ardent, se sentait né pour des occupations moins monotones, une inquiétude vague l'agitait, son étude de procureur lui devenait de jour en jour plus insupportable, et peut-être aurait-il fini par tomber dans de grands désordres, si dans une de ces courses fugitives qu'il se permettait chaque fois

qu'il pouvait échapper à l'œil de son père, il n'était entré par hasard dans l'auditoire d'Antoine Petit, l'un des professeurs les plus éloquents que l'anatomie et la médecine aient possédés pendant le dix-huitième siècle. Aux paroles importantes de ce maître, à ce majestueux développement d'idées dont la nouveauté égalait la grandeur, le jeune Corvisart reconnut sa vocation ; il voulut étudier l'économie animale, et pour cela il voulut être médecin. Dès ce moment, faisant de grand matin les écritures qui lui étaient prescrites pour la journée, et priant les clercs ses camarades de lui garder le secret, il consacrait toutes les heures qu'il pouvait dérober, à suivre les leçons de Petit, de Louis, de Dessault, de Vicq-d'Azyr et de notre respectable confrère M. Portal. Son père, s'apercevant enfin de son peu d'assiduité chercha à éclairer sa conduite, et découvrit ce qui le dérangeait ; mais, reconnaissant qu'il était trop tard pour l'arrêter, il lui permit de se livrer tout entier à cette nouvelle carrière. L'Académie a compté beaucoup de membres distingués qu'une passion irrésistible a fait échapper ainsi aux plans plus modestes que leurs parents avaient formés pour eux, et ce serait une bonne épreuve, sans doute, pour le choix d'un état, que cette persévérance à le rechercher malgré les obstacles ; mais combien trouverait-on de jeunes gens que ces obstacles n'arrêteraient pas tout-à-fait, ou ne jetteraient pas dans des voies pires que l'oisiveté ou le découragement !

L'enseignement de la médecine était bien éloigné alors de l'étendue et de la régularité où il a été porté de nos jours. La faculté de Paris, corps antique, organisé dans le moyen âge, n'avait presque rien changé à un régime qui datait de cinq siècles : tous ses membres recevaient, avec le titre de doc-

teur, le droit d'enseigner; mais ils n'en contractaient pas le devoir. C'était un hasard lorsqu'il s'y en dévouait un assez grand nombre pour offrir à la jeunesse un ensemble méthodique de leçons. A la vérité, quelques chaires étaient fondées dans la faculté; mais leur rétribution était misérable. Les professeurs changeaient tous les deux ans; on y faisait passer, à tour de rôle, les plus jeunes docteurs, qui se hâtaient de s'acquitter de cette corvée, pour acquérir le titre de docteur régent, et qui, entrés en charge avant de s'y être préparés par l'étude, en sortaient avant d'avoir pu s'y former par l'exercice. D'ailleurs, aucunes leçons publiques au lit des malades; pour en voir quelques-uns, les étudiants accompagnaient des médecins plus anciens dans leurs visites; ils les remplaçaient ensuite pendant leurs maladies ou lorsqu'ils étaient surchargés de pratiques, et c'était ainsi qu'ils parvenaient, mais avec lenteur, à prendre aussi leur rang.

M. Corvisart, à qui son génie ardent devait rendre cette filière singulièrement pénible, eut cependant la patience de s'y conformer de tout point; mais il choisit ses maîtres en homme destiné à le devenir un jour. Desbois-de-Rochefort, médecin en chef de la charité, et Dessault, chirurgien en chef de l'hôtel-Dieu, deux des hommes les plus distingués de leur temps dans l'art de guérir, devinrent ses principaux patrons. On sait que Desbois-de-Rochefort se rendit surtout recommandable par l'exemple qu'il donna le premier de faire régulièrement dans son hôpital des leçons cliniques. M. Corvisart se livra, sous ses yeux, pendant plusieurs années, à l'observation des malades, et à l'ouverture des corps. Ce travail était pour lui une vraie passion; la

tristesse de ce spectacle, ses dangers, rien ne le rebutait, ni ne l'effrayait. Une piqûre faite en disséquant, le mit à deux doigts de la mort, et il n'y échappa, dit-on, que par les soins particuliers que Dessault lui prodigua. Il donna aussi de très-bonne heure, chez lui, des cours, non pas de médecine proprement dite (il ne croyait pas qu'un si jeune docteur pût en conscience se le permettre) mais d'anatomie et de physiologie; et sa clarté et sa chaleur y attiraient la foule. Rien ne lui manquait plus, si ce n'est d'être lui-même à la tête d'un hôpital, où il put suivre en liberté les vues que son expérience naissante lui suggérait : les premiers maîtres de l'art l'en jugeaient digne; il se croyait lui-même au moment d'atteindre cet objet de ses vœux, lorsqu'une cause, la plus légère du monde, le repoussa pour plusieurs années. Les habitudes et l'extérieur des médecins n'étaient guère moins antiques que le régime de la faculté. Si Molière leur avait fait quitter la robe et le bonnet pointu, ils avaient au moins gardé la perruque à marteau que personne ne portait plus, et c'était dès leur entrée en fonctions qu'ils devaient s'en affubler. On assure que M. Corvisart et M. Hallé ont été les premiers à donner le scandale de ne la point prendre, et que cette légèreté, comme on l'appellait, leur nuisit beaucoup. Ce qui est certain, c'est que, dans l'occasion dont nous parlons, elle fut cause du désappointement de M. Corvisart, et cela de la part de la personne dont-il aurait dû le moins s'y attendre. Une dame, dont le mari a été la cause, au moins occasionnelle, des plus grandes innovations qui aient eu lieu en France depuis l'établissement de la monarchie, venait de fonder un hôpital, et M. Corvisart souhaitait ardemment d'en être chargé; mais il se présenta

en cheveux naturels, et cette innovation là, elle n'osa prendre sur elle de la favoriser. Dès le premier mot, elle lui déclara que son hôpital n'aurait jamais un médecin sans perruque, et que c'était à lui d'opter entre cette coiffure, ou son exclusion. Il aima mieux garder ses cheveux.

Par un contraste heureux, et auquel probablement il ne s'attendait pas davantage, ce fut un moine qui, dans une autre occasion, lui fit rendre une meilleure justice. A la mort de Desbois de Rochefort, arrivée en 1788, le supérieur des religieux attachés à l'hôpital de la charité, homme considéré par sa sagesse et par son zèle pour les malades, et qui avait été témoin journalier des soins assidus de M. Corvisart, employa son crédit à le faire attacher à cette maison et réussit dans cette entreprise. Dès ce moment, M. Corvisart, continuant l'enseignement clinique de son prédécesseur, vit accourir à ses leçons tous les jeunes médecins. Il s'y fit admirer par le talent le plus éminent à reconnaître, dès le premier instant, la nature des maladies, et à en prévoir la marche et l'issue. Ses confrères ne tardèrent pas à lui rendre une pleine justice et il était déjà considéré comme un des premiers maîtres de la capitale, lorsqu'en 1795, Fourcroy fit créer pour lui une chaire à la nouvelle école de médecine. Deux ans après, en 1797, il fut nommé à la chaire de médecine du collège de France (1), et se trouva ainsi à portée d'enseigner l'art sous le point de vue théorique, comme jusque-là il l'avait montré pratiquement. La même jeunesse qui l'entendait dans une école exposer les principes généraux, venait en voir dans l'autre l'heureuse application,

---

(1) Il y avait suppléé son prédécesseur depuis 1790.

et partout elle le trouvait exact, ardent, complaisant à l'extrême; partout son éloquence facile, son esprit vif, son tact sûr et rapide, la ravissait en admiration. Eût-on de la répugnance pour un art condamné à de si tristes spectacles, il suffisait de suivre quelque temps M. Corvisart, pour en devenir enthousiaste.

Déjà toute l'Europe retentissait de sa renommée, lorsqu'en 1802, il fut élevé au premier poste de sa profession, et toutefois cette élévation ne fut pas seulement le résultat de sa renommée. Chacun se souvient qu'on le mit à l'épreuve et qu'appelé en consultation pour une affection de poitrine qui menaçait le chef du gouvernement, il sut le premier en discerner la cause et la détruire.

Cependant ses succès ne lui avaient pas inspiré une foi implicite dans la médecine; on dit même que les mécomptes qui, malgré sa prodigieuse sagacité, lui arrivèrent quelquefois, lui donnaient de violents chagrins, et l'ont fait, dans ces instants de découragement, médire de son art; aussi n'aimait-il pas ces ouvrages où l'on prétend assigner à chaque maladie des caractères précis, une marche constante, et où les jeunes gens pourraient prendre de la médecine une idée analogue à celle que donnent les sciences physiques proprement dites; encore moins ceux où on la présente sous une simplicité trompeuse, en croyant ramener à un petit nombre de formes les maladies et les remèdes. Ce n'était point ainsi qu'il la considérait. Les êtres organisés ont leurs lois certaines, chacun d'eux se conforme au type de son espèce; mais les désordres qui s'introduisent dans leur organisation sont sujets à des combinaisons sans fin. Chaque jour peut les compliquer diversement, et c'est d'après l'ensemble des

symptômes de chaque instant que l'on doit les juger et les combattre. Personne aussi n'avait porté plus d'attention sur ces signes sensibles; le meilleur médecin, selon lui, était celui qui était parvenu à donner à ses sens plus de délicatesse. Il ne s'attachait pas seulement aux douleurs éprouvées par le malade, aux variations de son pouls, de sa respiration. Un peintre ne distinguait pas mieux les nuances des couleurs, ni un musicien toutes les qualités du son. Les moindres altérations du teint, de la couleur des yeux, de celle des lèvres, les diverses intonations de la voix, les plus légères différences dans les muscles du visage, fixaient son attention. Il n'était pas jusqu'à l'haleine, la transpiration, qui n'eussent pour lui une échelle propre à assigner tous leurs degrés, et rien de tout cela n'était indifférent pour le jugement qu'il portait. Les innombrables ouvertures qu'il avait faites, lui avaient permis de saisir la correspondance des signes extérieurs les plus légers avec les lésions intérieures. On dit qu'à plusieurs lits de distance, il distinguait la maladie d'un individu qui venait d'entrer à l'hôpital. Et pour ce qui concernait surtout la désorganisation du cœur et des gros vaisseaux, il était arrivé à des divinations d'une infailibilité vraiment merveilleuse; ses arrêts étaient irrévocables comme ceux du destin. Non-seulement il annonçait le sort qui attendait chaque malade, l'époque ou la catastrophe devait arriver; il donnait d'avance la mesure des renflements, des dilatations, des rétrécissements de toutes les parties, et presque jamais l'ouverture des corps ne démentait ses prévisions; les plus habiles en étaient, dit-on, comme stupéfaits.

Ses deux principaux ouvrages, le traité sur les maladies

du cœur (1), et le commentaire sur Auenbrugger, sont des témoins célèbres de la manière et du génie de M. Corvisart. Dans le premier, les inflammations du péricarde, les hydro-pisies qui en remplissent la cavité, l'épaississement, l'amin-cissement des parois soit du cœur en général, soit de chacune de ses cavités; l'endurcissement de son tissu, son ossifica-tion, son changement en graisse, le rétrécissement de ses orifices, ses tumeurs, ses inflammations, sa rupture, sont présentés, ainsi que leurs tristes symptômes et leurs résultats funestes, avec une méthode et une clarté que rien ne peut surpasser en médecine. Ce livre occupa tellement les jeunes médecins avides de s'instruire, leur imagination en fut si vi-vement frappée, que pendant quelque temps, dit-on, ils voyaient partout des maladies du cœur, comme à d'autres époques, ils ont vu partout de la saburre, de la bile, de l'as-thénie ou des inflammations. L'effet qu'il ferait sur les ma-lades serait plus cruel encore. Son épigraphe seule : *hæret lateri lethalis arundo*, annonce combien sa lecture est déses-pérante; mais les livres de médecine ne sont pas faits pour ceux qui ne sont pas médecins, et il est bon que ceux qui le sont, sachent positivement quand il ne leur reste rien à faire. Cette malheureuse certitude les empêche au moins de tourmenter leurs malades de remèdes inutiles.

Dans le commentaire sur Auenbrugger, ce sont les mala-dies de la poitrine, les fluides qui en remplissent la cavité; les tumeurs qui obstruent les bronches ou les cellules du

---

(1) Essai sur les maladies et les lésions organiques du cœur et des gros vaisseaux, extrait des leçons cliniques de M. Corvisart, publié sous ses yeux par M. F. Horeau; 1 vol. in-8°, Paris, 1826, deuxième édition.

poumon, qu'il apprend à distinguer par les divers sons que les parois de cette cavité rendent lorsqu'on les frappe. La forme donnée à cet ouvrage doit-être remarquée comme la preuve d'une noble générosité. M. Corvisart y immolait sa gloire, ce bien dont-on est le moins disposé à être prodigue, à un sentiment délicat de justice envers un inconnu, envers un homme mort depuis long-temps. Il avait déjà fait, d'après ses propres réflexions, la plupart des expériences contenues dans ce commentaire, et il se proposait de les rassembler en un corps d'ouvrage, lorsqu'il lui tomba dans les mains une dissertation publiée en 1763, par un médecin de Vienne, traduite, en 1770, par un médecin français, et cependant à-peu-près entièrement oubliée, où il retrouva une partie de ce qu'il avait vu. *Je pouvais sacrifier dit-il, le nom d'Auenbrugger à ma propre vanité; je ne l'ai pas voulu; c'est lui, c'est sa belle et légitime découverte que je veux faire revivre.*

Ces seules paroles peignent tout un caractère. Personne, en effet, n'était plus franc, plus ouvert, plus éloigné de toute prétention qui n'aurait pas été fondée : personne aussi ne s'occupait moins de soi-même. Placé si près de l'homme qui pouvait tout d'un mot, et à l'époque où on recréait, petit à petit, tant de prérogatives qui n'avaient d'avantages que pour ceux que l'on en décorait, combien il lui eût été facile de se faire rendre les anciennes attributions des premiers médecins, si lucratives, mais si peu utiles, on peut dire même si nuisibles quelquefois aux véritables progrès de la médecine ! Mais il sentait qu'à la hauteur où les sciences sont portées, l'influence exclusive d'un homme, fût-il le plus habile de sa profession, ne pouvait que restreindre leur essor. Loin

donc de vouloir se donner aucune prééminence, il ne prit pas seulement dans son hôpital un rang supérieur à celui de son ancienneté. D'un autre côté, n'imitant point ces hommes jaloux qui croient briller d'autant plus qu'ils ne sont entourés que d'hommes obscurs, il fit appeler aux différentes places de la maison médicale les médecins qui jouissaient de plus de réputation dans la ville; il s'en trouva dans le nombre qui avaient écrit et parlé contre lui; ce ne fut pas même pour lui un motif d'hésitation. Ceux dont la mémoire seule restait à honorer, les Bichat et les Dessault, obtinrent à sa sollicitation des monuments, seule marque qu'il ait voulu laisser de la faveur dont il jouissait. Je me trompe, il en a donné un autre, en fondant à ses frais, dans la faculté, des prix pour les jeunes gens qui se distinguent par de bonnes observations cliniques.

On a remarqué que beaucoup d'hommes, arrivés à la fortune par leur mérite, se sont souvenus des obstacles que le malaise avait opposés à leur jeunesse, et c'est par un sentiment bien naturel qu'ils ont cherché à les éviter à quelques-uns de leurs successeurs. M. Corvisart y était porté d'autant plus vivement, qu'à sa passion pour la médecine se joignait une véritable amitié pour ceux qui étaient possédés du même sentiment : il n'avait été jaloux d'aucun de ses confrères; il leur a toujours rendu les services qui dépendaient de lui. Son plus grand plaisir était de se voir entouré de jeunes médecins qui annonçaient du talent, et ce n'était pas seulement par ses conseils, par ses leçons, qu'il les encourageait; il leur faisait partager les jouissances de sa fortune et les divertissements qu'une disposition secrète à la mélancolie paraît lui avoir rendus nécessaires. On dit que lors-

qu'il avait rempli les devoirs de sa profession, s'il ne se livrait point aux distractions d'une société vive et gaie, il tombait dans l'affaissement et dans une tristesse douloureuse; que le matin médecin actif et occupé, il devenait le soir un homme de plaisir et ne voulait plus entendre parler ni de malades ni de médecine; disposition malheureusement trop commune parmi les hommes d'un génie ardent et qui a beaucoup diminué les services que M. Corvisart aurait pu rendre à la science. Sans nuire à son zèle pour l'enseignement qui s'identifiait avec sa passion pour son art, elles en ont fait un académicien assez négligent et un auteur peu fécond. Après avoir vivement désiré d'être admis parmi nous, il n'a presque jamais assisté à nos séances; son *Traité des maladies du cœur*, quoique bien à lui, et par les idées, et par tout ce qui fait l'essence d'un ouvrage, n'est pas sorti de sa plume; c'est un de ses élèves, M. Horeau, qui l'a rédigé sous ses yeux, et si l'on peut regretter que quelqu'un ait eu besoin de tant de distractions, c'est bien pour l'homme qui a été capable de laisser, presque en se jouant, un pareil monument.

On s'est demandé, et cette question se fait naturellement par rapport à bien d'autres, si dans les moments si fréquents où ses fonctions le rapprochaient d'un homme tout puissant, il n'avait pas eu quelque occasion de lui donner des avis qui auraient peut-être épargné bien du sang à l'Europe. Il est certain qu'il ne s'en laissait point abaisser autant que bien des personnages qui paraissent extérieurement dans une position plus élevée, et que chaque fois, par exemple, que le maître avait l'air de vouloir plaisanter sur sa profession, une répartie prompte l'empê-

chait de pousser sa pointe; mais il est certain aussi qu'il n'est jamais parvenu à l'entretenir d'aucune chose d'un intérêt général. Sur les objets indifférents toute familiarité lui était permise; mais un froid regard ou un mot dur l'arrêtait sitôt qu'il essayait de franchir ce cercle. Il racontait lui-même qu'à l'époque d'une naissance qui, venant surtout d'un tel mariage, semblait devoir combler les vœux les plus exaltés, il se permit de demander si l'on pouvait encore désirer quelque chose. Toujours champenois, docteur! fut la seule réponse qu'il obtint, et on lui tourna le dos.

M. Corvisart avait appliqué sur lui-même son inexorable talent de prévision, et n'en avait tiré qu'un augure bien triste; sa conformation, l'exemple de son père, lui avaient fait pressentir l'apoplexie qui le menaçait, et qui ne manqua pas d'arriver à l'époque vers laquelle il l'avait prédite. Cette cruelle maladie n'altéra d'abord que ses mouvements; son jugement demeura sain, et le premier usage qu'il en fit, fut de renoncer à tout exercice de son art et de se livrer entièrement au repos; mais cette précaution ne retarda que de bien peu de temps une attaque qui fut mortelle. Il est décédé le 18 septembre 1821, sans laisser de postérité.

Il a été remplacé à l'Académie des Sciences par M. Magendie: sa chaire du collège de France était occupée, depuis plusieurs années par M. Hallé.

---